

À tous les libraires, à Paris, Lausanne, Bordeaux, Arles, Vevey et ailleurs, sur les tables desquels je découvre, mieux que dans l'éther numérique, la riche nourriture de mes réflexions péripatéticiennes.

## TOUT N'EST QUE RÉEMPLOI<sup>1</sup>

Même après que la mondialisation a achevé de déployer l'essentiel de ses effets, un territoire se caractérise toujours comme l'unité de lieu sur laquelle se déploient les activités des individus de notre espèce. C'est là qu'ils se désaltèrent, se nourrissent,

se reproduisent et bâtissent les maisons. Dans un article célèbre, le regretté André Corboz<sup>2</sup> a qualifié le territoire de « palimpseste », portant les traces de ses occupations successives. On peut y voir en somme le premier et le plus fondamental des réemplois, celui qui les contient tous, celui qui les détermine. À l'âge de l'anthropocène<sup>3</sup> et des machines Caterpillar, on observe que les couches anciennes du palimpseste tendent à s'effacer en raison de la violence des moyens

mis en œuvre ; on assiste à la réalisation de la mythique *tabula rasa* : probablement pour le pire. La dimension territoriale de l'acte de bâtir s'est imposée naturellement aux périodes préhistoriques, dans une symbiose contrainte avec l'environnement.

Nos ancêtres pratiquaient une architecture « bioclimatique » par défaut. Les récits fondateurs de l'histoire de l'architecture évoquent la « maison d'Adam au paradis<sup>4</sup> », « l'histoire d'une maison<sup>5</sup> », qui sont des chroniques d'un acte de bâtir consistant fondamentalement à tirer parti des ressources à disposition, souvent sans les transformer, à optimiser les caractères de leurs édifices et à satisfaire aux principes que Vitruve a nommés : *firmitas* (robustesse), *utilitas* (utilité) et *venustas* (beauté). Dans le contexte de rareté qui caractérise l'Antiquité et le Moyen Âge, le réemploi des matériaux de construction était non seulement une pratique généralisée, mais en quelque sorte une évidence qui s'imposait au sens commun avec d'autant plus de facilité que les prérogatives de propriété, en l'absence de registre foncier et d'un cadre juridique rigoureusement précis, s'exerçaient moins systématiquement que de nos jours.

La ruine d'un palais, dès lors que la dynastie qui l'avait fait bâtir était absente, éteinte ou vaincue, tendait à retourner au rang de « bien commun », donc de ressource disponible. Pour l'organisation de notre propos, nous avons choisi de dégager ci-après trois catégories distinctes de pratiques du réemploi ; nous verrons ultérieurement qu'ainsi différenciées, elles deviendront opérationnelles pour analyser la situation contemporaine.

1° Le cas le plus simple se présente dans le prélèvement des éléments d'une construction en ruine, suivie de leur intégration dans un nouvel édifice, souvent pour une utilisation fonctionnelle et structurelle conforme au dispositif d'origine.

2° Certains bâtisseurs viseront consciemment l'appropriation des qualités immatérielles qu'incorporent les matériaux de réemploi. Ces choix, aux ressorts et aux motivations idéologiques, culturelles, symboliques ou oniriques, forment une catégorie à part en raison de la spécificité des motivations. Un exemple parfait est constitué par les translations successives de l'obélisque du Vatican : édifié à l'origine à Héliopolis, acheminé à Rome sous Caligula et réinstallé au Vatican sous le pontificat de Sixte Quint, qui le fit ériger en 1586 place Saint-Pierre au terme d'un chantier spectaculaire et héroïque dont il est dit qu'il le présida personnellement. Après avoir été minutieusement pourvu des nécessaires reliques utiles à sa consécration, l'obélisque promu en ce site lieu de pèlerinage, la partie devenant ainsi le tout. La symbolique des érections de Sixte Quint, multirécidiviste de l'implantation d'obélisques, est en soi troublante. Si l'on se souvient que, pour Freud, « les pensées du rêve et le contenu du rêve nous apparaissent comme deux exposés des mêmes faits en deux langues différentes ; ou, mieux, le contenu du rêve nous apparaît comme une transcription<sup>6</sup> », de manière analogue, l'objet identifié et convoité pour un réemploi fournirait en somme le vocabulaire utile à l'inscription d'un rêve dans une réalité.

3° Le troisième mécanisme, probablement le plus massif et le plus répandu, consiste à

## LA BATAILLE DES CHIFFONNIERS

Pierre Frey

Historien de l'art et professeur

traiter la ruine ancienne comme une carrière ou une mine, le matériau réemployé étant soit simplement escamoté à la vue, soit carrément traité en tant que matière première qui participe ensuite à un processus de transformation plus ou moins complexe et consommant plus ou moins d'énergie. On a déploré ainsi que les marbres de Pergame ou de Rome aient alimenté pendant des siècles la queue des fours à chaux.

## SOUS LE SOLEIL, RIEN DE NOUVEAU

Cet exposé historique, nécessairement bref et fragmentaire, est commandé par l'intention de fournir, par analogie, des prises à l'interprétation de situations contemporaines. Il permet de dégager deux niveaux sur lesquels se déploient aujourd'hui les stratégies de réemploi. Il y a tout d'abord celui des initiatives et des réseaux locaux de collecte et de valorisation des matériaux prélevés sur des bâtiments voués à la démolition.

Il en est beaucoup question dans le présent ouvrage et il peut être intéressant d'en évaluer la portée, les limites et les perspectives de développement. Ce niveau correspond dans son principe général au réemploi antique et médiéval d'éléments prélevés sur des édifices. Il y a ensuite le réemploi en train d'émerger, qui se développe comme

une véritable prospection minière urbaine, connue sous le nom anglais d'*urban mining*<sup>7</sup> et qui correspond à la ruine ancienne, exploitée en tant que carrière. Ces pratiques tendent aujourd'hui à se développer à la fois et conjointement comme un secteur d'investissement et d'activité industrielle et en une véritable

discipline académique. Toutes sont axées sur des filières technologiques et correspondent à un scénario similaire. Pour un déchet donné, disponible en grande quantité et dans un secteur géographique restreint, l'analyse chimique identifie un corps susceptible d'être isolé et séparé de la matière encaissante. Ainsi, les eaux d'épuration ont été décrites

comme contenant d'importantes quantités de phosphates extractibles<sup>8</sup> et pouvant être remises sur le marché. Les tenants les plus enthousiastes de ce qu'ils ont nommé « l'économie circulaire » voient un monde où il suffit de trier à l'origine, puis de laisser les ingénieurs (et les financiers) se charger du reste. Or, non seulement ces technologies sont tout compte fait primitives et insuffisantes, mais elles sont affectées par trois problèmes fondamentaux :

- la loi de l'entropie qui veut que rien ne se recycle, mais que tout se dégrade ;
- la nécessité de mobiliser pour ces processus d'affinage minier d'énormes quantités d'énergie ;
- l'idée que le tri à l'origine, même s'il est vertueux et mobilise une large attention, n'est en définitive qu'un leurre.

Philippe Bihoux fournit un exemple éloquent. Selon lui, par exemple, « 95 % du titane extrait est utilisé comme colorant blanc universel. On le retrouve partout, dans les matières plastiques, les dentifrices, les crèmes solaires, les peintures... on ne peut pas le récupérer. Même chose pour une part du chrome, du cobalt, du zinc, de l'antimoine<sup>9</sup> ». Les techniques de l'*urban mining* prennent toute leur importance dans un contexte qui voit l'hyperurbanisation non seulement être considérée comme un « phénomène naturel » par la plupart des spécialistes, mais surtout promue au rang de modèle unique et universel du développement territorial. Très peu de gens se préoccupent de se demander dans quelle mesure il correspond à la structure verticale du pouvoir voulue par le capitalisme financier contemporain et à l'accaparement des terres arables par des investisseurs institutionnels, des grandes compagnies ou des particuliers très fortunés. Quoi qu'il en soit, et dans les deux cas de figure envisagés, c'est la ville qui constitue l'unité territoriale essentielle du réemploi, c'est elle qui détermine la nature profonde, intrinsèque des ressources minières qu'elle concentre et rejette ; leur qualité de « minerais » étant directement fonction de son niveau de développement, de prospérité et d'organisation.

L'expression « se battre comme des chiffonniers » se rapporte à des épisodes documentés<sup>10</sup> de la collecte des matières premières nécessaires à l'industrie du papier avant les années 1830, collecte qui n'était pas sans donner lieu à de violents conflits.



—  
Entrepris par un souverain pontife, le réemploi peut engendrer des activités fort complexes et servir des opérations idéologiques lourdement chargées de sens.  
« Dispositione et veduta generale delle machine che serviranno per alzare l'obelisco vaticano », in Niccolò Zabaglia, Castelli e ponti, Rome, 1743  
© Biblioteca Casanatense

Cette conflictualité informe bien entendu sur le prix que les chiffonniers étaient susceptibles de tirer de leur matériau de récupération. Au sein du territoire urbain, les conditions sont aujourd'hui réunies pour que se nouent des systèmes hautement conflictuels autour de la collecte et de la valorisation des matériaux de réemploi. On y rencontre en effet d'un côté les tenants de la reconquête d'un domaine vernaculaire<sup>11</sup>, c'est-à-dire souvent les militants des regroupements associatifs et solidaires intéressés par l'autoproduction et l'autoconsommation des ressources nécessaires à l'art de bâtir et, de l'autre, les groupes industriels qui ont d'ores et déjà repéré les sources de profit que recèle la montagne de déchets rejetée par les sociétés contemporaines. Nous y reviendrons.

## MÊME LES DÉCHETS NE SONT DISPONIBLES QU'EN QUANTITÉS FINIES

Cet exposé sommaire nécessiterait des développements et des clarifications, l'espace fait ici défaut. Il se fonde implicitement sur l'idée que les ressources de la planète Terre, en particulier les ressources vitales, comme l'atmosphère respirable nécessaire aux mammifères, l'eau potable et la terre arable, ne sont disponibles qu'en quantités finies<sup>12</sup> et que, par voie de conséquence, non seulement notre existence en tant qu'espèce en dépend étroitement, mais nos actions et notre manière de permettre ou au contraire d'empêcher la surconsommation de ces ressources se doivent d'être analysées et comprises. En outre, leur répartition équitable doit être maîtrisée. On a constaté récemment que leur rareté peut se révéler dans des formes à la fois dramatiques et surprenantes. Le sable est ainsi devenu la matière la plus exploitée dans le monde après l'eau ; 15 milliards de tonnes en sont prélevées annuellement, causant de graves désordres environnementaux<sup>13</sup>.

## RÉPARTIR OU ACCAPARER LES RESSOURCES D'UN MONDE FINI

L'anthropologie principalement, mais aussi d'autres disciplines se sont attachées à comprendre et à exposer les systèmes régulateurs que les sociétés humaines se sont donné pour gérer l'allocation des ressources et des richesses disponibles ; les conditions plus ou moins inégalitaires, ainsi que les paradigmes religieux ou idéologiques

adoptés par les différentes sociétés, déterminent leur capacité à surmonter les défis auxquels elles sont confrontées : notamment ceux liés à la dégradation de leur environnement et au changement climatique. L'auteur de *L'Effondrement*<sup>14</sup> s'attache à dégager les conditions qui font qu'une société surmonte les défis de la gestion de ses ressources ou, au contraire, précipite leur disparition. Selon lui, ces conditions seraient propres à décider du succès ou de l'insuccès, de l'effondrement ou de la survie : elles mesurent le niveau de résilience dont une société sait faire preuve. C'est un point fondamental pour notre propos.

Nous pensons en effet que, confrontés à des ressources vitales disponibles en quantités finies, les passagers de la planète Terre<sup>15</sup> scelleront leur destin et leur survie dans la manière dont ils sauront ménager l'allocation de ces ressources. La longue histoire de l'humanité a connu à l'époque moderne un tournant radical, aux conséquences incalculables. La croissance démographique et l'entrée dans la modernité, permise par la pensée scientifique et par l'organisation

rationnelle des connaissances, ont contraint les sociétés à modifier fondamentalement leur mode d'allocation des droits à exploiter les ressources naturelles. L'évolution du droit informe très précisément sur l'orientation adoptée. Elle a pris son essor au moment du passage du régime de droit naturel à celui de droit positif. En France,

**“C’est la ville qui constitue l’unité territoriale essentielle du réemploi, c’est elle qui détermine la nature profonde, intrinsèque des ressources minières qu’elle concentre et rejette ; leur qualité de ‘minerais’ étant directement fonction de son niveau de développement, de prospérité et d’organisation.”**



ce processus s’est mis en place dans la foulée de la Révolution et s’est stabilisé au cours des deux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. La « nature [est devenue] un champ de bataille<sup>16</sup> » : les tribunaux ont commencé à admettre que la destruction d’une ressource naturelle libre, c’est-à-dire un bien public, pouvait faire l’objet d’une indemnisation pécuniaire, pour autant que les victimes lésées soient en mesure d’administrer la preuve du préjudice subi. Selon ce mécanisme, la nature devient à l’époque moderne, concrètement, une marchandise, c’est la source profonde des « droits à polluer » contemporains. Cette évolution n’est évidemment en rien autonome ; au fur et à mesure que la Terre entre dans l’anthropocène<sup>17</sup>, le modèle de concurrence qui préside à l’allocation des ressources devient plus âpre et plus violent, et il tend à s’étendre à tous les types de ressources disponibles. L’humanité impose non seulement son emprise et son contrôle aux autres espèces<sup>18</sup> ; mais, surtout, à la faveur des mécanismes et des règles économiques et commerciales imposées par le néolibéralisme, alors que par souci d’équité elle devrait rationner l’accès aux ressources, elle les livre au contraire à la folie spéculative et meurtrière des marchés, les soumettant à une spéculation qui s’apparente à un rationnement dominé par le prix. C’est par ce « triomphe [de] la cupidité<sup>19</sup> » que se délitent les sociétés et se solde « le prix de l’inégalité<sup>20</sup> ». Or, non seulement nous ne nous acheminons pas vers une solution équitable et négociée entre les peuples et au sein des nations, mais le néolibéralisme qui s’est emparé peu à peu des principaux leviers de pouvoir depuis les années 1970, nous entraîne à l’exact opposé et tend ainsi à précipiter le désastre. Pour le problème abordé ici, cet aspect des choses revêt une importance fondamentale car il nous permet de comprendre quelles forces sont à la manœuvre dans l’énorme marché en voie de constitution, celui des déchets compris comme un « minerai ». Sous le titre *Du rare à l’infini. Panorama mondial des déchets*<sup>21</sup>, un professeur de l’université Paris-Dauphine a publié une étude sur l’évolution des « marchés des déchets » dans cent trente-cinq pays du monde. La préface nous apprend que la « recherche scientifique » a été financée par un groupe industriel actif dans le domaine de l’environnement et qui contrôle l’approvisionnement en eau de nombreuses collectivités locales. De leur côté, les pouvoirs publics jouent un rôle essentiel dans cette partie. Ils sont en charge de l’hygiène publique et de l’assainissement, ce qui inclut la collecte et le tri des déchets de toutes natures, ainsi que, fait nouveau, de leur « valorisation ». Ils détiennent en outre, en principe, le monopole de la force coercitive. Les politiques publiques sont menées le plus souvent sous couvert de rigueur technique et gestionnaire ; on a critiqué ici et là la tendance à culpabiliser les usagers plutôt qu’à s’attaquer à la source des déchets (industrie productrice et grande distribution), on

<sup>16</sup> Effets du mauvais gouvernement à la campagne, fresque d’Ambrogio Lorenzetti, 1337-1340, Palazzo Pubblico, Sienne. © Scala, Florence

s’en est pris parfois à des reports de charge qui tendent à faire payer le dernier maillon de la chaîne, suivant la bonne vieille technique du jeu des chaises musicales ou de la « balle brûlée ». Mais rares sont les observateurs qui ont identifié le véritable enjeu de cette affaire, à savoir le moment où les déchets, collectés par les collectivités publiques aux frais du contribuable, sont devenus un « minerai urbain » destiné à être vendu sur un marché contrôlé, donc manipulé par les groupes privés dominant le secteur. L’analyse citée ci-avant évoque avec force détails, voire avec une évidente gourmandise, à quel point les marchés émergents du déchet sont instables, fluctuants. De là à spéculer sur l’évolution des cours et à brader le « minerai urbain », il n’y a qu’un pas. On ne doit pas douter qu’il sera franchi dès que l’occasion s’en présentera. Il restera l’ultime développement de ce processus puisque partout où le capitalisme a identifié des sources significatives de profit, il s’est employé à liquider les « communs » et à créer des enclosures.

Cette logique économique est doublement perverse. Premièrement, elle hypothèque massivement le développement des réseaux de réemploi et en réduit la portée, se profilant comme un concurrent naturellement enclin à en limiter, voire à en interdire la pratique. Sous couvert d’hygiène, de normes techniques et de sécurité, on tendra à interdire l’accès des petits récupérateurs aux chantiers de démolition. Secondement, elle tend à légitimer, à « positiver » la production même des déchets. Dans la mesure où ils sont devenus « minerai » et que nul ne se soucie de la débauche d’énergie requise par le processus de transformation, ni des sous-produits de fabrication, la nouvelle économie du déchet est de nature à stimuler leur disponibilité, à banaliser leur existence, ce qui, à l’échelle globale, contrevient frontalement à la nécessaire frugalité dont notre espèce devrait désormais faire preuve.

Dans un tel contexte, les pratiques empiriques de réemploi sont confrontées à des obstacles tant contingents que conceptuels. Il faut pourtant aller de l’avant, aussi bien dans le réel de l’ordre premier que dans la formulation de l’utopie, et surmonter le syn-

drome de « looking for Eric » qui a frappé les spectateurs du film de Ken Loach, déchirés entre leur perception de la réalité et leur envie de pouvoir rêver. Pour cela, il convient de confronter les faits observés aux armes de la critique.

**“L’humanité impose non seulement son emprise et son contrôle aux autres espèces<sup>18</sup> ; mais, surtout, à la faveur des mécanismes et des règles économiques et commerciales imposées par le néolibéralisme, alors que par souci d’équité elle devrait rationner l’accès aux ressources, elle les livre au contraire à la folie spéculative et meurtrière des marchés, les soumettant à une spéculation qui s’apparente à un rationnement dominé par le prix.”**



ÉPILOGUE EN FORME DE PETIT OUTILLAGE POUR BRISER LES BOUCLES TAUTOLOGIQUES

**RÉEMPLOI** : nous avons choisi cet unique terme pour désigner toute la palette des pratiques possibles, qu'il s'agisse de réintégrer un élément de construction soit dans sa valeur d'usage initiale, soit dans une valeur proche ou nouvelle. Niklaus Kohler<sup>22</sup> propose une gradation descriptive par niveaux :

	RÉEMPLOI	BILAN
NIVEAU 1	Continuer à utiliser l'élément à sa place	On récupère l'énergie et les matériaux, et on maintient une bonne partie de l'information
NIVEAU 2	Continuer à utiliser l'élément dans une autre situation, mais avec la même fonction	On perd beaucoup d'information
NIVEAU 3	Utiliser l'élément dans une autre situation et pour une autre fonction	On perd des matériaux, de l'énergie et de l'information, mais on peut en reconstituer une part (au prix d'efforts importants)
NIVEAU 4	Changer la forme (l'état du matériel) pour une autre utilisation : par exemple, réduire un élément en béton à ses composantes de base (sable/gravier et ciment) et réutiliser le sable/gravier pour un nouveau béton	Downcycling, on perd tout et définitivement – une partie de l'énergie peut éventuellement être récupérée (brûler le bois)
NIVEAU 5	Décharge, dissolution, décomposition, combustion	Dépôt dans une décharge



**L'ENTROPIE** est une notion à la fois maltraitée et négligée. Le deuxième principe de la thermodynamique veut que l'énergie se dégrade. L'énergie d'un système complexe passe nécessairement et spontanément de formes concentrées à des formes diffuses. Pour notre propos : si l'on admet qu'un édifice ou l'un de ses éléments concentre à son origine une certaine quantité d'énergie, celle-ci se disperse peu à peu, ce qui signifie qu'en pra-

tique, chaque élément tendra à la ruine et que celle-ci ne prendra fin qu'une fois dispersés les atomes de la dernière molécule. Le candidat au réemploi d'un élément ne cesse d'être confronté à la nécessité de juger du niveau de dégradation intrinsèque de celui-ci. L'entropie est l'adversaire définitivement invincible du réemploi ; selon l'avancement du processus, elle commande le rejet.

**L'OBSOLESCENCE** en revanche est une grande alliée des opérations de réemploi. L'élément littéralement « passé d'usage et de mode », suivant l'étymologie latine, est le candidat parfait. L'obsolescence génère même un « second marché », si on comprend la floraison des boutiques d'objet *vintage* comme un dérivé de l'idée de réemploi, un symptôme positif, synonyme de résistance au déferlement du règne de la marchandise et de sa fuite en avant. « [L']objet inanimé [...] s'attache à notre âme et la force d'aimer<sup>23</sup>. »

**LE CARACTÈRE FONGIBLE** d'un bien est une notion juridique qui désigne la divisibilité et la propriété d'une partie d'une marchandise ou d'un bien à se substituer à n'importe quelle autre partie de celui-ci. Le riz est un bien fongible par excellence. On peut faire de n'importe quel kilo isolé, le même usage que de quatre-vingt-dix-neuf autres kilos, alors qu'un tiers d'avion a fort peu de chances de voler, tant c'est l'ensemble qui est spécifique et fonctionnel. Le candidat au réemploi d'éléments de construction est sans cesse confronté à cette notion. Il en tire profit, s'en accommode ou développe des stratégies pour obvier au caractère faiblement fongible de tel ou tel élément. Cette notion met en évidence la limite entre ce qui peut être réemployé et ce qui devra être rejeté. Elle est étroitement couplée à la quantité disponible de chaque élément.

**VALEUR D'USAGE/VALEUR D'ÉCHANGE.** Cette notion de base est fondamentale et, qui plus est, d'une simplicité déroutante, tant elle rejoint le sens commun. Marx en a largement développé l'intérêt et la portée, mais elle était déjà présente explicitement dans les écrits d'Aristote. Tout bien considéré, les stratégies de réemploi se réalisent lorsque l'élément candidat au réemploi se trouve au point d'intersection entre les

deux valeurs. Pour qu'un élément de construction devienne disponible, il faut réunir deux conditions. Premièrement, son entropie ne doit pas être trop avancée, il aura ainsi une valeur d'usage résiduelle importante ; secondement, sa valeur d'échange doit être située à un point si bas qu'il ne peut avoir d'acquéreur sur un marché. Les éléments de réemploi, caractérisés par leur valeur d'usage non marchande et non monétaire (ou très faiblement monétaire), sont produits de manière privée, pour soi ou ses proches ou pour un groupe auquel on appartient par des liens autres que marchands. Ils ont un statut analogue aux éléments fournis par la nature<sup>24</sup>. À l'opposé, existe un marché des matériaux de récupération des « déchets » collectés, retraités, dé-cyclés pour être précis (*down-cycling*), ou susceptibles de l'être, donc considérés comme du minerai qui se constitue peu à peu. Il est en plein essor. Les prix sur ce marché reflètent à la fois le travail induit par la collecte et sa productivité. Les externalités de ce processus ne sont guère prises en compte.

**“...les stratégies de réemploi se réalisent lorsque l'élément candidat au réemploi se trouve au point d'intersection entre les deux valeurs. Premièrement, son entropie ne doit pas être trop avancée, il aura ainsi une valeur d'usage résiduelle importante ; secondement, sa valeur d'échange doit être située à un point si bas qu'il ne peut avoir d'acquéreur sur un marché.”**

**INTENSITÉ (QUANTITÉ ET QUALITÉ) DU TRAVAIL NÉCESSAIRE (LABOUR EXPENSIVE/LABOUR SAVING).** L'intensité du travail nécessaire à la mobilisation et à la mise en œuvre d'éléments candidats au réemploi constitue l'autre élément décisif du processus. Elle arbitre en dernier lieu de la possibilité d'intégrer un élément dans le cycle de réemploi. Elle touche à la fois la qualification et la quantité de ce travail. Ici interviennent les expressions multiples et variées de la capacité créatrice des individus. En même temps, c'est le facteur humain qui rattache les opérations de réemploi au domaine vernaculaire, aux économies grises ou parallèles qui

<sup>22</sup> Vestige d'habitat traditionnel à l'intérieur du périmètre du parc national de Forillon (Québec), 2007. La création du parc a été précédée de la fermeture des villages et de l'expropriation de 225 familles. Les maisons qui n'ont pas été détruites à ce moment-là suivent le cours que leur dictent les lois de l'entropie. Celle-ci aura achevé son œuvre avec la dissolution de la dernière molécule. © Pierre Frey, 2007

se développent dans les délaissés du marché global des matériaux de construction. À ce stade du processus, l'ingénieur ou l'architecte doit mettre de côté son ego, afin d'intégrer la communauté de la « Fabrique » et y assumer collégialement son rôle de maître bâtisseur, pour partager et transmettre les savoirs auxquels il a été initié et offrir la valeur ajoutée de son talent. C'est à ce niveau que se mettent en place les processus solidaires de l'entraide, de l'apprentissage, l'échange des savoirs et des savoir-faire. « La main qui pense<sup>25</sup> » est à l'ouvrage, « ce que sait la main<sup>26</sup> » s'agrèe en un artisanat dans lequel le bâtisseur se reconnaît et se construit. C'est aussi à cette échelle humaine que se concrétiseront les conséquences du conflit qui affecte le champ de la valorisation des déchets. En étendant ses « enclosures » au domaine des déchets urbains, le capitalisme contemporain, non content d'assoiffer l'humanité et l'agriculture en étendant son contrôle sur l'eau potable qu'il privatise, de l'affamer sous prétexte de la nourrir en soumettant le vivant à ses brevets et en favorisant l'accaparement des terres arables, va étendre son empire sur les déchets suscités par l'impéritie même de sa dispendieuse frénésie productiviste. Il trouve ainsi à la fois la matière de nouvelles productions et la perspective directe et indirecte de nouveaux profits. « Le vent se lève !... il faut tenter de vivre<sup>27</sup> ! »

NOTES

**1.** Nous nous bornerons dans cet article à recourir au seul terme de réemploi. Si la distinction suivant laquelle celui de réutilisation peut se concevoir dans le cas où un même usage est assigné à l'objet réemployé, le terme de recyclage est impropre puisque la deuxième loi de la thermodynamique le contredit de manière rédhitoire.

**2.** André Corboz, *Le Territoire comme palimpseste et autres essais*, Paris, L'imprimeur, 2001.

**3.** Claude Lorius, Laurent Carpentier, *Voyage dans l'anthropocène, cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, Arles, Actes Sud, 2010. Le terme « anthropocène » est controversé, même s'il traduit une réalité tangible; Vandana Shiva en particulier y voit une affirmation arrogante de l'empire de notre espèce sur le monde.

**4.** Joseph Rykwert, *La Maison d'Adam au paradis*, Paris, Le Seuil, 1976.

**5.** Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, *Histoire d'une maison*, Paris, Hetzel, 1873.

**6.** Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 241.

**7.** Voir les nombreuses occurrences d'*urban mining* disponibles sur Internet, en particulier celle du symposium : <http://urbanmining.it>.

**8.** Les services d'assainissement de la Ville de Zurich ont conduit des études et des tests avancés dans ce domaine et estiment que le phosphate ainsi isolé et offert au réemploi en Suisse était suffisant pour couvrir la moitié des importations annuelles.

**9.** Philippe Bihouix, *L'Âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, Seuil, 2014. Voir *Libération*, 5-6 juillet 2014, « Idées grand format », p. 28-29.

**10.** Voir Erik Orsenna, *Sur la route du papier. Petit précis de mondialisation III*, Paris, Stock, 2012.

**11.** Ivan Illich, *Le Genre vernaculaire*, Paris, Le Seuil, 1983.

**12.** Voir Albert Jacquard, *Voici le temps du monde fini*, Paris, Le Seuil, 1991.

**13.** *Le Sable, enquête sur une disparition*, film documentaire de Denis Delestrac, produit par Inform'Action en coproduction avec La Compagnie des Taxi-Brousse, Rappi Productions, ARTE France.

**14.** Jared Diamond, *L'Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, 2006.

**15.** Richard Buckminster Fuller, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, Zurich, Lars Müller Publishers, 2010.

**16.** Jean-Baptiste Fressoz, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil, 2012. Voir aussi sur ce sujet : Razmig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte, 2014.

**17.** Voir André Corboz, *Le Territoire comme palimpseste [...]*, op. cit.

**18.** Voir Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne*, Paris, Gallimard, 1985.

**19.** Joseph Stiglitz, *Le Triomphe de la cupidité*, Paris, Les liens qui libèrent, 2010.

**20.** Joseph Stiglitz, *Le Prix de l'inégalité*, Paris, Les liens qui libèrent, 2012.

**21.** Philippe Chalmin, Catherine Gaillochet, *Du rare à l'infini. Panorama mondial des déchets*, Paris, Economica, 2009, préf. de Denis Gasquet, directeur général de Veolia Propreté, directeur général adjoint de Veolia Environnement.

**22.** Niklaus Kohler est professeur émérite de l'université de Karlsruhe et auteur de nombreuses publications sur la *Bau-forschung* (« archéologie du construit »). Il nous a proposé, lors d'un échange récent, sa subdivision en cinq niveaux, mis en rapport avec les cinq niveaux de bilan correspondants. Nous le remercions chaleureusement pour ses encouragements, incitations et critiques.

**23.** Alphonse de Lamartine, « Harmonies poétiques et religieuses », in *Œuvres complètes*, Paris, Charles Gosselin et Furne, Pagnerre, 1847, t. II, livre troisième, poème II (« Milly ou la terre natale »), p. 159.

**24.** Cette partie de mes réflexions doit beaucoup à Jean-Marie Harribey, « Richesse et valeur dans une perspective de soutenabilité », *ContreTemps*, n° 4, mai 2002.

**25.** Juhanni Pallasmaa, *La Main qui pense*, Arles, Actes Sud, 2012.

**26.** Richard Sennett, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2010.

**27.** Paul Valéry, *Le Cimetière marin* (1920), cité par Hayao Miyazaki dans son film *Le vent se lève* (2013).